

TRISTAN SAULE

# Mathilde ne dit rien

---

*roman*

CHRONIQUES  
DE LA PLACE CARRÉE

— I —



COLLECTION PARALLÈLE

Le Quartanier

VOILÀ PRESQUE dix minutes qu'elle tourne autour de la maison. C'est pas normal.

Elle est grande, large, robuste. De dos, on la confondrait avec un homme. Elle en a la musculature, les cheveux courts et mal peignés. Quel âge a-t-elle ? Quarante ? Cinquante ans ?

Elle porte le même genre de combinaison que celle des ouvriers, des techniciens qui s'engouffrent dans les bouches d'égoût pour poser des câbles, réparer des tuyaux, ouvrir ou couper l'eau.

La première fois qu'elle est passée devant la maison, Gaëlle ne l'a pas remarquée. Une passante de plus dans la rue. Une ombre au coin de son œil. Puis, deux minutes plus tard, cette grande bonne femme baraquée est revenue. Elle est réapparue devant le portail ouvert. Elle s'est arrêtée, a fait mine de chercher quelque chose par terre.

Depuis la fenêtre de la cuisine, Gaëlle a vu la boîte à outils, les chaussures de sécurité, les muscles du cou de cette intruse devant chez elle.

Elle n'a rien à faire ici ; Gaëlle en est certaine. Dans le quartier, il est difficile de passer inaperçu. On ne peut pas dire que les voisins soient des amis. Personne ne se parle. Personne n'invite l'autre à dîner ou à boire un verre. On ne se prête pas son matériel de jardinage. Pourtant, chacun sait qui habite les maisons alentour. On ne se connaît pas mais on se reconnaît. On a tous payé le même prix pour avoir le droit d'habiter là, dans cette zone pavillonnaire fraîchement sortie du sol, en périphérie du village, dans cet environnement plus vraiment urbain, au milieu des champs de céréales, mais pas encore rural, avec toutes les commodités de la grande ville – boulangerie, pharmacie, station-service – et le calme de grands jardins qui tiennent les routes et les indésirables à distance. Ici, on n'habite pas. On cohabite, de loin.

Gaëlle et son mari ne dérogent pas à cette règle. Eux non plus n'ont jamais adressé la parole à aucun des habitants du lotissement, tout au plus répondu « d'accord » au quinquagénaire d'à côté quand il leur a demandé de jeter un œil à sa maison pendant les deux semaines où il serait en vacances à l'étranger.

— D'accord, avait dit Jean-Philippe.

Gaëlle avait perçu dans la voix de son mari cette intonation discordante qui la colorait quand il était insincère.

— Les cambriolages ont lieu entre quatre et cinq heures du matin, avait dit Jean-Philippe à sa femme, une fois le voisin parti pour Stockholm, Cancún ou Dieu sait où. Qu'est-ce qu'il croit, celui-là ? Que je vais passer la nuit à la fenêtre à surveiller sa baraque ? Il a qu'à s'acheter une alarme.

Gaëlle se demande si le voisin quinquagénaire est là ce

matin. Elle suppose qu'il est commercial, quelque chose comme ça. Il ne semble pas avoir d'horaires fixes. Il part parfois pour la journée, souvent pour quarante-huit heures. Elle imagine qu'il est sur les routes, qu'il sillonne la France pour vendre des aspirateurs ou des tringles à rideaux. Non, ça ne se fait plus, ce genre de choses. Elle ignore ce qu'il pourrait bien vendre. Ils vivent côte à côte depuis plus de dix ans et elle ne le lui a jamais demandé. Ça aurait été indiscret. Ici, on se mêle de ce qui nous regarde. On n'est pas de la police. Pourtant, elle aurait aimé savoir s'il était là ce matin, quand la grande bonne femme en combinaison est passée devant la maison pour la troisième fois.

Ils ne sont pas censés travailler en équipe, ces gens-là ? Gaëlle ne se souvient pas avoir jamais vu des types d'EDF ou du gaz effectuer des opérations seuls.

Elle se déplace d'une extrémité à l'autre de la fenêtre pour balayer la rue du regard.

Aucun collègue. Aucune voiture non plus. Aucun véhicule utilitaire marqué du sigle d'une société qui aurait pu donner un indice sur la raison de la présence de cette femme.

C'est un lotissement calme, dans un village calme. Les seules personnes qu'on voit dans cette rue sont les riverains, quelques joggeurs le dimanche, et parfois des artisans venus faire des travaux pour l'un des voisins. Ce sont des plombiers, des couvreurs, des électriciens, et le plus souvent, des paysagistes et des jardiniers qui entretiennent les immenses jardins et les interminables haies de thuyas.

Gaëlle sort de la cuisine, traverse le salon et monte à l'étage. Elle se dit que depuis la fenêtre de la chambre d'Alice, elle aura une meilleure vue.

Elle se sent un peu idiote en montant l'escalier. Elle n'a pas que ça à faire ce matin. Il y a une tonne de lessive en retard, du repassage qui s'accumule. Il faudrait aussi qu'elle réussisse à joindre Da Silva, le réparateur de vélo, pour savoir s'il a enfin réussi à lui régler son dérailleur GX Eagle. Sinon, c'est fichu pour le raid avec les filles dimanche. Comme tous ces jeudis où elle est seule à la maison, son emploi du temps ressemble à celui d'Elizabeth II. Elle n'est même pas certaine d'avoir le temps de tout faire et la voilà cachée derrière les rideaux de la chambre de sa fille, en train d'espionner une pauvre femme qui doit juste faire son travail, compter le nombre de bouches d'égout, réparer les réverbères; qui sait la somme de tâches insoupçonnables qu'une armée de techniciens accomplit pour qu'une ville soit vivable? Ce n'est pas habituel que quelqu'un rôde autour de la maison, mais cela ne signifie pas que ce n'est pas normal. C'est peut-être même indispensable, sans quoi le quartier menacerait de s'écrouler sous le poids de sa décrépitude.

Elle se dit qu'elle est un peu nerveuse, un peu inquiète.

Elle est trouillardaude aussi, elle le sait bien; toujours à imaginer les pires scénarios, à remarquer des détails insignifiants auxquels elle accorde une importance disproportionnée, sur lesquels elle s'appuie pour échafauder des histoires folles et morbides. Cette boîte à outils dans la main de la femme sur le trottoir, elle paraît bien légère. Contient-elle vraiment des outils? Ou bien, oui, elle contient des outils mais c'est la femme qui est vrai-

ment très forte pour la porter avec autant d'aisance. Pourquoi est-elle aussi forte ?

C'est toujours pareil. Elle affabule, elle se fait peur, et en définitive, il n'y a jamais rien. Depuis les attentats de 2015, chaque fois qu'elle voit entrer un jeune homme un peu basané dans la salle d'attente du cabinet médical où elle travaille, elle se tient sur ses gardes, au cas où. C'est bête, elle le sait bien que c'est bête, mais c'est incontrôlable. Comme dans un rêve éveillé, les gyrophares du RAID tournoient avec un logo BFMTV dans un coin de son écran intérieur.

Aïe. Sans s'en rendre compte, Gaëlle vient de s'arracher un bout d'ongle à force de le mordiller.

Elle saigne, suce son doigt, sent dans sa bouche le goût et la chaleur du sang. Elle ne quitte pas des yeux la femme sur le trottoir. Celle-ci cherche quelque chose. Soudain, elle se redresse, se tourne vers le bout de la rue, fait un signe, comme si elle appelait quelqu'un.

Alors ils sont peut-être bien deux, songe Gaëlle.

Elle est rassurée. Dans la chambre d'Alice, il y a toujours cette odeur d'enfant qui l'apaise.

Elle suce son doigt machinalement. Elle pense à sa fille. Est-ce l'heure de la récréation ?

Gaëlle scrute les toits des maisons, au loin. L'un d'eux doit être celui de l'école.

Elle se détourne de la fenêtre et sort de la petite chambre. Elle descend les escaliers.

Depuis la buanderie, le bip-bip de la machine à laver indique que le programme est terminé.

Gaëlle visualise les prochaines minutes : sortir le linge humide de la machine, le mettre dans le panier

d'osier, vider le sac de linge sale sur le sol, trier ce qui passe en machine de ce qu'elle lavera à la main, lancer le programme, emporter le panier d'osier sur la terrasse, étendre le linge pour qu'il sèche. Mais elle se fige sur une marche de l'escalier, à mi-hauteur. Elle réalise que son futur sera différent : la sonnette vient de retentir.

Elle descend lentement les dernières marches, pour ne pas faire de bruit. Elle sait que c'est stupide, car la personne qui vient de sonner – cette femme sans aucun doute – est sur le trottoir, près du portail, là où se trouve la sonnette, à une trentaine de mètres à l'extérieur. Comment entendrait-elle quoi que ce soit ? Gaëlle pourrait faire tout le bruit qu'elle veut. En revanche, si elle veut faire croire que la maison est vide, elle doit éviter la fenêtre de la cuisine. La personne qui a sonné guette une réaction, une porte qui s'ouvre, un mouvement.

Il suffirait qu'elle reste là, immobile au bas de l'escalier.

Mais si c'était le facteur ? Si Jean-Philippe attendait un courrier important ? Comment justifierait-elle le fait de ne pas avoir ouvert et signé l'accusé de réception ? Ça le rendrait furibard.

Elle pourrait dire qu'elle s'est absentée juste à ce moment-là, pour acheter du pain par exemple. Ou bien que le facteur a sonné quand elle était dehors en train d'étendre le linge. C'est pas de chance, non ?

Mais ce pourrait être aussi cette femme, cette femme inoffensive et qui fait seulement son travail, qui sonne à la porte pour l'avertir d'un danger imminent. Votre trottoir menace de s'affaisser. Le ru du village est en crue. Un sanglier a été vu dans le quartier. Pire, une surcharge électrique rend tous les appareils potentiellement mor-

tels, et toi, Gaëlle, tu te caches et tu ne réponds pas ? Un petit coup d'œil par la fenêtre de la cuisine, histoire d'en savoir un peu plus, être certaine au moins que ce n'est pas le facteur qui apporte un colis important.

Gaëlle avance à pas de loup vers la cuisine.

Sur le guéridon, à côté du téléphone, il y a une photo encadrée. Alice, Jean-Philippe, et elle. Ils prennent la pose devant un paysage maritime. C'était à Cassis, à Bandol, ou peut-être à Six-Fours. Ils sont allés plusieurs fois dans toutes ces villes. Au début, ils plantaient leur tente dans des campings, quand Alice était bébé, puis la tente est devenue une caravane, puis la caravane est devenue un bungalow, puis ils ont cessé d'aller dans des campings, pour, depuis deux ou trois ans, louer un appartement dans des résidences balnéaires.

— On peut bien se le permettre, avait dit Jean-Philippe. On trime assez toute l'année. Je me coltine des gens que je déteste à longueur de journée, alors j'aimerais autant avoir un peu de tranquillité quand je suis en vacances. Et puis les rires des vieux qui jouent au tarot à trois heures du matin et l'odeur du shit des ados, ça va bien cinq minutes.

Sur la photo, Alice porte sa robe blanche avec le col en dentelle. Ce devait être à Bandol. En tout cas, pas à Six-Fours. Gaëlle s'immobilise. Ses pieds sont à la limite entre le parquet blanc du salon et le carrelage gris de leur cuisine ouverte. Si elle fait un pas de plus, la personne qui se tient à côté de la sonnette pourrait la voir par la fenêtre.

La sonnette retentit à nouveau.

Juste un coup d'œil, pour en avoir le cœur net. De

toute manière, ce visiteur ne semble pas vouloir partir. Il voit bien le portail ouvert, la voiture garée dans la cour.

Juste un coup d'œil. Avec un peu de chance, ce sera précisément le moment où cette personne ne regardera pas, distraite par un vol d'oiseau, l'aboiement d'un chien.

Gaëlle hésite, puis se lance. Elle fait un pas en avant. La femme est là.

Gaëlle pousse un cri. Son cœur s'arrête, ses épaules se raidissent, un tremblement court le long de sa colonne vertébrale. La femme est là, derrière la fenêtre de la cuisine. Pas sur le trottoir, près de la sonnette. Là, debout, qui la fixe.

— Pardon, dit la femme, confuse. Je voulais pas vous faire peur.

Gaëlle reprend ses esprits. Elle sent son cœur battre à toute allure.

Dans la buanderie, le lave-linge lance son appel, imperturbable. Il devra attendre encore un peu. Les hypothèses ont fané. La réalité de la situation s'impose, comme une ombre derrière les vitres de la cuisine. Il n'est plus temps de se cacher, d'espérer que l'événement mourra de lui-même. Il faut répondre, même si ce doit être avec le langage du corps.

Gaëlle fait quelques pas en direction de la fenêtre.

— Comment ? Qu'est-ce que vous dites ? ment-elle.

Bien que la voix de la femme soit légèrement atténuée par le triple vitrage, elle a parfaitement entendu. Prétendre le contraire, c'est effacer cette entrée en matière. La peur. Le fait qu'elle ait peur. Mais non, je n'ai pas peur. Mais si, je vous ai vue sursauter. Voilà. Non. Mieux vaut faire mine de n'avoir pas saisi le mot « peur » et repar-

tir à zéro. Deux femmes qui se parlent, simples, inoffensives, sans qu'aucune craigne l'autre.

— Je suis désolée de vous déranger mais j'ai vu la voiture dans la cour. Je suis technicienne. Je pose la fibre dans le quartier.

— On a déjà la fibre, dit Gaëlle, en poussant le volume de sa voix pour que ses paroles parviennent correctement à son interlocutrice et aussi pour y ajouter un soupçon de fermeté.

Vous comprenez que vous me dérangez ? Vous vous engagez à dire ce que vous avez à dire le plus vite possible et à déguerpir, merci ? Ce sont ces sous-entendus qui voyagent avec les mots quand ils sont dits sur un tel ton.

— Oui, je sais, répond la femme. Je suis vraiment désolée mais en câblant un pavillon, un peu plus loin dans la rue, je vous ai déconnectée.

— Comment ça, déconnectée ?

— J'ai coupé votre fibre. Vous n'avez plus internet.

Gaëlle se raidit. Son visage s'assombrit. Elle devient subitement une autre personne. Elle était la ménagère fragile terrifiée dans sa petite maison de paille. Elle se change en cliente, en abonnée, en celle qui paie pour un service et à qui on vient dire que le contrat ne peut être honoré. Internet, le téléphone, la télé. Voilà ce à quoi on pense quand on entend prononcer le mot « fibre ». Aussi grande qu'elle soit, aussi costaude, aussi épaisse dans sa combinaison marron trop large, la bonne femme n'impressionne plus du tout Gaëlle.

— Non, mais ça va pas !

C'est comme si le triple vitrage n'existait plus.

— Vous allez nous remettre ça tout de suite !

— Oui, oui, bien sûr, dit la femme. Mais il faut que j'accède à votre installation. Pour reconfigurer.

— À mon installation ?

— À votre routeur internet. Votre box, quoi.

Le lave-linge gémit. Il faut sortir les vêtements humides, remplir le tambour avec des vêtements sales, lancer une nouvelle lessive, étendre le linge propre. Gaëlle n'a pas de temps à perdre avec ces histoires de fibre. Or elle sait aussi que ce soir, quand Jean-Philippe rentrera, si la télé ne fonctionne pas, ce sera l'enfer. Il fera la tête, il sera grognon, il en aura après la terre entière...

— C'est vraiment nécessaire ? demande-t-elle. Vous pouvez pas simplement rebrancher ce que vous avez débranché ?

— J'ai tout remis en place, bien sûr, mais pour que vous soyez à nouveau connectée, je dois réinitialiser votre box.

Gaëlle ne comprend pas pourquoi cette manœuvre est nécessaire, mais après tout, elle n'était pas là quand la fibre a été installée. Ce pourrait être la procédure normale. La femme a l'air sincère en tout cas. Sa carrure est impressionnante mais ses traits sont fins, presque enfantins. Des yeux bleu-gris éclairent un visage que personne ne qualifierait de beau, auquel on pourrait néanmoins trouver un certain charme. Dans d'autres circonstances peut-être.

— Attendez, je reviens, dit Gaëlle, avant de se diriger prestement vers la buanderie.

Le bip-bip de la machine à laver la rend dingue. Qu'il se taise et après on réfléchira.

Elle traverse le salon, s'arrête près du canapé en cuir

blanc. Bip! Bip! Elle ramasse la télécommande de la télé sur la table basse et appuie sur le bouton « marche ». L'écran scintille mais reste noir, à l'exception d'un message prévenant de l'absence de signal.

Gaëlle passe en revue les chaînes; aucune image, aucun son.

Elle éteint le téléviseur, jette la télécommande sur le canapé et va dans la buanderie où elle tourne la molette de la machine à laver pour faire taire ce maudit bip-bip.

Puis elle retraverse le salon et se poste devant la porte d'entrée. Elle prend une profonde inspiration, pose sa main sur la poignée, et ouvre enfin la porte.

Elle contient un nouveau sursaut. La femme est derrière. C'est une manie ou quoi?

— Vous en avez pour longtemps? demande Gaëlle.

— Ça dépend. Entre cinq et dix minutes, si on ne rencontre aucun problème.

— Alors arrangez-vous pour qu'il n'y ait aucun problème.

Gaëlle pivote, s'écarte.

La femme fait un pas en avant. Elle pose un pied sur le parquet blanc de l'entrée, puis un autre. Elle referme la porte derrière elle. Elle est dans la maison. Droite comme un I, imposante. Gaëlle est gênée par ce corps, ce volume qui dévore l'espace de son foyer. En chaussons, elle se sent encore plus petite. Elle se sent nue. Au cabinet médical, en ville, dans la rue, personne ne la voit jamais autrement qu'en talons. Hormis Jean-Philippe et Alice, personne ne connaît sa véritable taille.

Il y a un logo brodé sur la combinaison marron de la femme. Gaëlle croit identifier celui d'un opérateur télé-

phonique mais elle n'en est pas certaine. Ce pourrait tout aussi bien être celui d'une compagnie d'assurance, d'un constructeur automobile. Elle se souvient de cette soirée chez Claire et Yoann. Ils avaient joué à ce jeu, justement, où l'on doit reconnaître une marque à partir de son logo. Une fois qu'on a la solution, ça paraît évident, mais avant, beaucoup moins.

La femme ne bouge pas. Elle ne sourit pas. Elle ne manifeste aucune émotion. Elle demeure immobile.

Gaëlle prend peur. La situation devient gênante, inquiétante. Les secondes coulent.

— La box, dit la femme.

— Quoi ?

— Elle est où, votre box ?

Gaëlle est soulagée.

— Ah oui, excusez-moi, c'est par là, dans le bureau de mon mari. Il ne va pas tarder, d'ailleurs.

C'est faux. Gaëlle s'est sentie obligée d'ajouter ce détail, comme une sorte de minuterie qu'elle positionnerait au-dessus du déroulé des événements, comme la figure éthérée d'un ange gardien masculin dont la simple mention pourrait ôter à cette intruse ses velléités criminelles, si toutefois elle en avait, s'il lui en venait maintenant qu'elle est dans la maison, seule avec une femme seule, derrière un triple vitrage et des dizaines de mètres de vide qui la séparent de toute aide.

Gaëlle avance dans le salon, poursuit jusqu'à la porte du bureau qu'elle ouvre en grand. Elle s'écarte, n'entre pas.

— C'est là, dit-elle. À côté de l'ordinateur.

La femme ne dit rien. Elle va vers le bureau, pose sa boîte à outils au sol, se penche sur la box dont les voyants

clignotent. Elle soulève l'objet, le manipule pour en examiner toutes les faces.

— Alors ? demande Gaëlle.

— Je vous ai dit, répond la femme sans quitter des yeux l'appareil qu'elle tient entre les mains. Cinq, dix minutes. Il faut que je me branche. Je peux m'asseoir ?

Gaëlle ne répond pas. Elle se sent rougir de cette impolitesse. La réponse correcte aurait été « oui, bien sûr » du tac au tac. Mais elle ne parvient pas à le dire. C'est le bureau de son mari. Elle-même y entre rarement. Non pas que ça lui soit interdit, mais c'est un espace privé, en quelque sorte, et où elle n'a rien à faire. Tout au plus s'y rend-elle pour rechercher une facture dans les dossiers que le couple archive ici, quand un appareil électroménager tombe en panne et qu'il est encore sous garantie.

C'est Jean-Philippe qui passe du temps dans cette pièce. Deux heures, parfois trois certains soirs ou le week-end, le nez sur son ordinateur ou au téléphone avec des clients, des confrères. La porte est ouverte, le plus souvent, mais quand ce n'est pas le cas, Alice et elle savent qu'il ne faut déranger le père sous aucun prétexte. Là non plus, aucune règle n'a été prononcée à haute voix. C'est la chimie familiale qui opère, fait réagir naturellement ses trois composants pour obtenir un équilibre.

— Je vous laisse un instant. Faites vite, s'il vous plaît.

Gaëlle ne sait pas si cette attitude est convenable mais la femme ne semble pas vexée. Elle ne semble rien du tout à vrai dire. Elle reste debout comme on lui a demandé, fait ce qu'elle doit faire. Elle saisit sa boîte à outils et la pose sur le fauteuil en cuir de Jean-Philippe, l'ouvre, en sort un petit appareil électronique. Gaëlle trouve que

ça ressemble à une console de jeu, une grosse Gameboy avec un clavier.

Elle devrait partir comme elle vient de l'annoncer, aller étendre le linge, lancer une autre lessive. Pourtant, sa curiosité la retient sur le pas de la porte.

La femme branche sa machine à la box de la maison. Un bip retentit, moins agressif que celui du lave-linge, plus rond.

— Bien, je vous laisse, répète Gaëlle.

Elle traverse le salon, regarde par la porte-fenêtre arrière, voit son jardin, sa terrasse neuve qu'elle trouve si belle, la piscine, encore bâchée en ce début de printemps, les arbres fruitiers et le portique d'Alice tout au fond. Elle trouve ce qu'elle cherchait du regard : l'éten-  
doir, plié, appuyé sur le muret qui encadre la terrasse.

Elle entre dans la buanderie, s'accroupit devant la machine à laver. Elle ouvre le hublot, sort le linge humide qu'elle met dans le panier d'osier.

Elle interrompt son mouvement. Elle a cru entendre un bruit. C'est un bruit qu'elle connaît bien. Le grince-  
ment du tiroir du bureau de Jean-Philippe. Toutefois, avec le frottement des habits qu'elle manipulait, elle n'en est pas certaine. Elle attend, ne fait plus un geste, tend l'oreille.

Il faudrait qu'elle aille voir. Et si cette bonne femme était en train de fouiller partout? Mais le bruit n'était pas si distinct. Elle a pu se tromper. L'inquiétude lui aura fait entendre ce qu'elle craint d'entendre. Elle préfère ne plus y penser, conjurer le sort en agissant comme si de rien n'était.